

## Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 28 juillet 1906

---

### Discours prononcé par M. le Colonel Georges-Joseph TOUTEE, Directeur des Etudes à l'Ecole supérieure de Guerre

Mesdames  
Messieurs,  
Mes chers Amis,

Lorsque le Ministre m'a fait l'honneur très inattendu de me désigner pour la cérémonie d'aujourd'hui, j'ai dû m'efforcer de chercher – afin de pouvoir y répondre – à quelle pensée il avait obéi.

Tout d'abord a-t-il estimé qu'étant Directeur des Etudes dans le premier établissement d'instruction militaire de France, j'appartenais – par son prolongement – à la grande famille universitaire, et qu'ainsi j'aurais l'occasion de vous entretenir d'une branche d'étude post-lycéenne vers laquelle quelques-uns d'entre vous peuvent se trouver attirés ?

Mais il serait cruel d'ouvrir pour vous en ce jour de joyeuse escapade la perspective austère où s'échelonnent, au-delà du pont formé par le double baccalauréat, les plans successifs des Ecoles préparatoires : deux ans, de l'Ecole militaire : deux autres années, de l'Ecole d'application : deux ans, de l'Ecole de Guerre encore deux ans, total 8 ans ; à commencer du jour où vous croyez avoir fini vos classes. Encore ces 8 années sont-elles un minimum réservé aux rares heureux qui ne connaissent pas de défaillance, pour lesquels tout examen est un succès. Ces élus auront pour joie dernière, entre leur 30<sup>e</sup> et leur 40<sup>e</sup> année, de retourner sur des bancs pour écouter des leçons, les noter, les apprendre, s'en servir pour résoudre des problèmes, exposer leurs solutions oralement et par écrit, bref exercer leur mémoire, leur imagination, leur jugement, leur parole et leur plume, exactement, mes chers amis, comme vous venez de le faire pendant dix mois. Car la discipline de l'esprit est une, pour le capitaine comme pour l'écolier. Eloignons ce calice, vos lèvres, sans l'épuiser, l'ont suffisamment goûté.

J'aime mieux croire que, fidèle à l'esprit de l'enseignement actuel, le Ministre a voulu faire suivre d'une leçon de choses la superbe conférence que vous fit l'an dernier M. Vidal de la Blache sur l'utilité et l'agrément des voyages, tant en France qu'à l'étranger. Après un maître de la parole géographique, il a voulu vous faire entendre un simple praticien du déplacement mondial et national.

Les hasards de ma carrière m'ont en effet conduit deux fois dans l'Afrique du Nord, cette banlieue de la France, expédié ensuite dans notre plus lointaine Asie Indochinoise, laissé courir à travers les immensités de l'Afrique centrale, remonté à l'aviron des milliers de kilomètres de fleuves sauvages ou inconnus. Aujourd'hui même, et par surcroît, l'Université

militaire où ma destinée m'a ramené, se trouve être personne d'humeur voyageuse et depuis cinq ans, sans sortir de France, me fait passer chaque année une centaine de jours ailleurs que sous mon toit.

Un tour dans le monde, plusieurs tours de France ; voulez-vous m'y suivre un moment pour repasser non pas tout ce que j'y ai vu, - rassurez-vous – mais un peu de ce que j'en ai retenu.

D'abord, puisque le jour s'y prête, il faut que je vous emmène dans un pays asiatique où j'ai vécu *en latin*, je veux dire parlé latin dans toutes les circonstances de la vie, depuis l'exercice de la justice et le commandement des troupes, jusqu'aux pratiques de la vie domestique. Comme semblable aventure n'arrive guère qu'aux cardinaux, et encore à condition que ces cardinaux soient convoqués à un conclave, ceci demande explication.

Il y a 20 ans, l'Annam central ne possédait que peu ou point d'interprètes. Personne n'y parlait français. Je ne savais quant à moi pas un mot d'annamite. C'est dans ces conditions que l'empereur d'Annam, ayant décidé de faire une grande tournée guerrière dans son empire, alors en pleine révolution, je fus désigné pour lui servir d'officier d'état-major. J'aurais été hors d'état de communiquer aussi bien avec l'empereur qu'avec les troupes dont je dirigeais les mouvements, sans la présence d'un certain nombre d'Annamites chrétiens qui avaient été catéchisés par des missionnaires portugais. Ceux-ci leur avaient enseigné le latin, le latin portugais bien entendu, et c'est en ce latin portugais que je torturais à mon tour la langue de Cicéron – cette langue que vous pratiquez tous les jours – pour lui faire traduire les idées les plus inconnues des contemporains de César. Sans doute on trouverait facilement dans vos livres des expressions s'appliquant aux armées de Darius, et la nôtre y ressemblait par plus d'un point : par ses éléphants, par la cohue des porteurs et des conseillers inutiles, et par ces embarras multiples communs à toutes les armées de tous les temps et que nous appelons d'un mot latin – des « *impedimenta* ».

Mais nous avons aussi des canons, des fusils et tout un arsenal d'outillage moderne dont le détail déroutait les dictionnaires du latin de cuisine le plus décadent.

Lorsque mes secrétaires avaient assisté respectueusement à mon déjeuner et constaté que « *proefectus mendicat rizum forcetta non baculis* » (le capitaine mange son riz avec une fourchette et non avec des baguettes) « *non opium fumat nec etiam tabacum* » (il ne fume pas d'opium ni même de tabac), nous passions aux choses plus sérieuses et, assis sur leurs talons, ils écrivaient sous ma dictée un « *missum télégraphicum via optica* », je cite l'un d'eux, « *ad impetranda trecenta pulveris canonis onera, totidem obus, bis totidem capsula* ». Un télégramme optique demandant trois cents charges de poudre à canon, autant d'obus et le double de capsules, et la séance continuait en examens de situations, préparatifs de marche et de combat ultra modernes, demandes de ravitaillement en conserves Potin, « *bovem Potini* », et corned beef aussi, séances entrecoupées par les distractions impériales où la photographie prenait sa large part et alors les uns posaient devant l'appareil, « *attenti objectifo* », les autres préparaient les solutions, « *balneum hyposulfiti* ».

Bien avant ces temps-là, au courant des disputes – encore ouvertes, je crois, entre les partisans des langues mortes et ceux des langues vivantes, je donnais – et je donne encore – au point de vue du développement de l'esprit, la préférence aux premières, car lorsqu'on a

appris l'anglais ou l'allemand, on n'a appris qu'une langue, tandis qu'en étudiant tant bien que mal la langue employée par les Romains depuis Ennius jusqu'à Quintilien, on passe en revue quantité d'idiomes dont chacun diffère moins du suivant que le français de Rabelais ne diffère du français de Zola. Si bien qu'en fin de compte, et sans savoir même une seule langue, on reste imbu des principes généraux applicables à tout langage humain.

Mais, ce n'est pas assez de mettre à l'actif du latin 7 ou 8 langues échelonnées d'Ennius à Quintilien ; nous savions déjà qu'il fallait y ajouter le latin d'Eglise, et puis le latin de cuisine, langue grasse s'il en fut, et le latin de Molière « *cujus proprium est nos desopilar* », en voici un nouveau que je viens de vous signaler : le latin colonial ... à quand ? peut-être à bientôt – le latin d'automobile ?

Mais ce ne sont pas seulement les principes généraux du langage qu'on retrouve dans tous les pays : ce sont les principes mêmes de la société humaine et vous n'aurez pas perdu les quelques minutes où je retiens votre attention si j'ai pu vous mettre en garde contre une disposition si générale qu'elle doit être naturelle, disposition qui porte à trouver étranges, ridicules et par suite condamnables les particularités souvent sans importance et presque toujours justifiées qui frappent la vue du voyageur à son entrée dans un pays nouveau. Cette disposition n'est qu'une forme de l'intolérance, qui n'est elle-même qu'orgueil, ignorance et étroitesse d'esprit.

Ecoutez par exemple des touristes regagnant le paquebot après 24 heures de séjour à Colombo : « Ce que je trouve affreux, dit l'un, c'est qu'ici les hommes laissent pousser leurs cheveux et se coiffent comme des femmes. Quel nid à vermine cela doit créer ! ». Ce propos se tient en face de femmes charmantes lesquelles portent des cheveux très longs, et, bien entendu, point de vermine du tout. Cela n'empêche pas ces dames d'opiner du bonnet ou du chignon et les cheveux des Cinghalais, pour admirablement propres et soignés qu'ils soient, d'être unanimement condamnés – intolérance.

Cette intolérance sort parfois du cercle des mondains pour atteindre les détenteurs de l'autorité publique. Un jour l'un d'eux s'avisait-il pas de faire couper les cheveux d'une compagnie de tirailleurs annamites sous prétexte que « c'était une mode de coiffure incompatible avec le service militaire » ... Cet intolérant, cet ignorant, c'est tout un, savait-il que nos grenadiers d'il y a cent ans portaient cadenettes jusqu'aux épaules. Ils passaient cependant pour assez bons militaires. Qu'arriva-t-il de ce coup d'autorité ? Comme les Annamites ont besoin de porter de grands cheveux pour se garder d'un soleil implacable, les désertions se produisirent en masse, les engagements cessèrent, le corps des tirailleurs se mit à fondre compromettant la sécurité et la défense de la colonie. Aussitôt le gouvernement se alarma. On rapporte la mesure malencontreuse, mais les indigènes ont perdu confiance dans la parole des blancs. Il faut, pour la leur rendre, l'intervention d'un gouverneur avisé. Celui-ci rassure nos gens, il sauve la situation en instituant partout des concours de tir avec pour premiers prix – des peignes d'honneur et des chignons d'honneur !

La première fois que j'arrivai au Dahomé, j'avais avec moi un vieux nègre fort intelligent, qui, étant resté longtemps à Bordeaux, savait admirablement le français. Comme nous nous embarquions ensemble en pirogue sur la lagune, « Ah ! voyez, me dit-il, ces rameurs-là sont les premiers vrais Dahoméens que nous rencontrons. Ceux-là sont des pur-sang, car ils ont

la tête rasée au rasoir et laissent pousser seulement des petites touffes de cheveux en des places bien choisies. N'est-ce pas que c'est très seyant, et même joli ». Je le regardai : il parlait sérieusement. « Décidément, pensai-je, le plus intelligent de ces nègres est encore une brute ». Intolérance de ma part, mes enfants, intolérance vous dis-je, vous allez voir.

A mon retour, c'était au mois de septembre, je courus aux grandes manœuvres. Je portais alors toute ma barbe, très fournie et très longue, telle qu'elle avait naturellement poussé, car je n'avais pas eu dans le désert le moyen de me raser. Au dîner qui me fut offert, un de mes camarades me dit par bonté : « Tu es ridicule avec ta barbe, non seulement tu es moins bien qu'en portant simplement la moustache comme tout le monde, mais cela te nuit jusque dans la considération que te portent nos collègues. » Je jetai un coup d'œil sur mes voisins de table et ils m'apparurent soudain aussi grotesques que les Dahoméens m'avaient semblé avec leurs réserves de poils sur leurs têtes rasées. Seulement mes camarades français étaient encore plus profondément déraisonnables, car les uns, accommodés comme vous me voyez aujourd'hui, laissaient pousser trois touffes inégales, l'une sous la lèvre et les deux autres de part et d'autre du nez – attribuant à cet arrangement un symbole de leur aptitude à combattre aussi bien à pied qu'à cheval, d'autres qui ne gardaient que les poils voisins des oreilles manifestaient par là leur vaillance à combattre sur mer, un magistrat qui s'était offert le même accoutrement en tirait un brevet de jurisprudence, quant au garçon qui nous servait, il avait fait en coupant sa barbe un sacrifice indispensable à l'exercice de sa profession.

Plus près de la nature, plus dégagé qu'aujourd'hui du contact de nos habitudes, je percevais alors plus clairement ce qu'elles ont d'illogique et de superficiel, et je devenais par là plus indulgent pour d'autres mœurs tout aussi, mais pas plus, illogiques et superficielles que les nôtres.

A mon arrivée à Say sur le Niger, à l'extrême Sud du Sahara, un cortège de jeunes filles vint à mes devants. Leur principal ornement consistait en un joli petit cadenas d'argent, pendu ... au bout du nez. Cela me parut, vous paraîtra peut-être le comble de la barbarie. Comme je m'étonnais de cette toilette, l'une d'elles le répondit : « Quand on a des bijoux, on les porte là où ils se voient le mieux ; à quelle place ta femme porte-t-elle donc les siens ? – Mais, aux oreilles. – Alors il en faut deux, et chacun d'eux doit être alors deux fois moins beau. Et puis on les voit moins bien, les cheveux risquent de les arracher, et ils gênent pour dormir. » Elle n'ajoutait pas que dans son délicieux pays, on ne connaît pas le rhume de cerveau.

Au bout de quelques jours, cet usage, qui m'avait paru d'abord si choquant, n'impliquait plus pour moi la moindre infériorité esthétique ni morale, en regard d'un usage auquel vous êtes habitués par vos sœurs et vos mères, l'usage des pendants d'oreilles.

Et si je me borne à ces détails extérieurs, c'est que la place n'est pas ici à l'examen des mœurs qui demanderaient plus longtemps pour être pénétrées, mais alors je vous prie de me croire sur parole et je vous affirme que les différences si grossières qui frappent les yeux du voyageur débutant ne sont que des apparences.

Et tout d'abord, le paysan est le même partout : en Chine comme au Soudan, comme en France, sa préoccupation première, c'est la Terre, la Terre qui porte la graine, et après la Terre, le temps qu'il fait et qui permettra ou non de cultiver la plante et de rentrer la récolte.

Quand de ce paysan vous faites un soldat, vous le conduisez – moins bien – sans doute, mais à peu près par les mêmes règles qu'un petit paysan français. Si au contraire vous assistez à un combat où nulle influence européenne n'a troublé les mœurs des combattants, alors vous avez sous les yeux le tableau complet des luttes dont nous ont nourris nos classiques. C'est d'abord le choix des chefs, où chaque candidat fait parade de sa taille, de sa force et de son éloquence, puis vient la harangue des élus – voyez : *Conciones* – puis le défi à l'ennemi, puis les mêmes insignifiantes escarmouches, et les mêmes interminables guerroiements, et, la lutte achevée, mêmes disputes, mêmes colères pour le partage des dépouilles. – J'allais dire des mêmes dépouilles, car appelez Briséis Fatima, remplacez une kitône par un pagne et vous suivrez de point en point sur les hexamètres de la divine *Iliade* les fureurs de deux guerriers Bambaras, Haoussas ou Baribas s'invectivant après la curée.

Oui, les hommes de tous les pays se ressemblent. Ils ressemblent à nous et à nos ancêtres ; oui, la terre a partout le même caractère d'être à la fois généreuse et exigeante, partout elle fait du travail la nécessité, la condition même de la vie.

Mais une fois que l'expérience et aussi la réflexion vous auront mis à l'abri des surprises, des préventions, de l'injustice, filles de l'ignorance, quand vous aurez accordé dans votre esprit aux autres peuples et aux autres pays la part d'estime qui leur revient, alors le retour au pays natal vous apprendra avec toute la force d'une évidence nouvelle et désormais indestructible que si toutes les terres sont habitables, il n'en est pas d'aussi désirable, d'aussi attachante que la nôtre, que nous avons partout des semblables, mais qu'ici seulement nous avons des égaux.

Et d'abord vous éprouverez l'enchantement des yeux. Rassasié de lumière aveuglante, si vous venez de l'Afrique du Nord ; assombri par les ténèbres de la forêt, si vous venez des tropiques, vous ressentirez un plaisir physique à voir défiler devant vous alternativement des prairies qui rafraîchissent le regard et des moissons qui le réchauffent, de vastes horizons qui l'agrandissent, des coins charmants qui le reposent. C'est encore vos yeux qui vous diront, en vous montrant la succession ininterrompue et la variété des cultures, de quel labeur immense toute cette splendeur est le prix.

Et cette mosaïque résultant des innombrables lopins de terre cultivés par des millions de laboureurs, vous pouvez la dire incomparable, car vous ne la retrouverez nulle part ailleurs, et vous pouvez en être fiers aussi, car elle n'est pas un produit spontané du sol de France, elle est le résultat et la preuve du labeur sans pareil des Français. Et cette aptitude au travail et cette habitude du travail est un tel objet de surprise pour les étrangers qu'il faut leur en expliquer la raison. Il faut leur dire que de ces paysans qu'ils voient courbés sur la glèbe, en cette saison depuis 4 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir, la majeure partie cultivent leur propre sol pour eux-mêmes, et que dès lors, ils ne comptent ni leur temps, ni leur peine, aidés le plus souvent de leurs seuls enfants ou de rares valets qu'ils entraînent par leur exemple.

Et cette accession à la petite propriété, que vous ne trouverez non plus nulle part ailleurs au même degré, c'est elle qui a été chez nous, le stimulant de cette vertu, mère de toutes les autres : le travail, le travail mère de l'économie d'abord – une autre vertu bien française aussi, car c'est en peinant pour acquérir qu'on prend désir et volonté de conserver.

Ainsi avec le charme du pays natal s'introduira chez vous l'estime, une estime méritée pour vos compatriotes, et avec cette estime naîtra la confiance dans vos relations, la confiance parce que travail et économie engendrent l'aisance et la bonne humeur par qui sont adoucis tous les rapports des hommes.

Rappelez-vous un peu, pour comparer, ces paroles qu'on prête à d'augustes visiteurs. « Depuis trois jours on nous promène en France, mais nous n'avons pas vu le peuple. Où donc est-il, le peuple ? nous n'avons vu jusqu'ici que des gens cossus, propres et joyeux ; » C'est que, en comparaison des autres, le peuple Français est cossu, propre et joyeux. Il l'est à tel point, qu'un étranger peut dire en le voyant : « Ce n'est pas ça le peuple, il faut qu'on nous le cache. Ces gens que nous voyons ne sont ni sales, ni tristes, ni haineux, ça ne peut pas être le peuple. »

Et l'agrément de vivre en toute douceur loin de gens que l'oisiveté rendrait vicieux, ou que la misère rend hargneux, exclurait-il chez nous, bénéficiaires et victimes à la fois de tant de vertus domestiques, la recherche de l'idéal, la poursuite des plus hautes satisfactions d'ordre moral ? Pour vous détromper, toujours en vous promenant, je voudrais vous emmener avec moi dans la France et dans son passé. Mais arrêtons-nous seulement dans quatre étapes de la dernière quinzaine. Je viens de cantonner successivement à Loudun, à Vézelay, à Bar-sur-Aube, à Vaucouleurs. Quatre villages, quatre noms – Urbain Grandier, Pierre L'Ermite, Danton, Jeanne d'Arc. – Croisades, révolution, guerre d'indépendance. – Deux bûchers, un échafaud. Pour un pays enlisé dans les vertus bourgeoises ou domestiques, que de drames, que d'épopées ! C'est que la France, cette France où tous les problèmes d'intérêt matériel sont si bien résolus, la France est pleine de reliques des gens qui sont morts pour leur foi, pour leur patrie, pour leurs idées.

Et ce combat pour l'idée, ils l'ont livré, au prix de leur vie, sans doute, mais avec bonheur car ils demeurèrent au total victorieux, et c'est du sein de ce peuple que l'idée, maîtresse du monde, a pris son essor vers la victoire. Les Français, nous dit-on, ne savent point faire d'autres guerres que les guerres de Religion. Si l'on entend par là qu'ils ne se prêtent point aux guerres d'intérêt, je l'accorde : aussi bien quel est donc l'intérêt qui mérite mort d'homme ? quel intérêt exige mort du peuple ? Oui, nous sommes inhabiles aux guerres de tarifs, aux guerres de succession, aux guerres pour un duché, aux guerres d'opium. Mais pour le triomphe d'une idée la France ne compte plus ni ses ennemis, ni ses pertes.

Et elle a encore raison de ne compter ni ennemi, ni pertes, car c'est le propre du sacrifice pour une Idée de laisser, même aux vaincus, tout leur ressort moral et d'inépuisables ressources de résurrection. Ecoutez donc ce que dit Ronsard du réveil de la France après le cauchemar des guerres de religion :

Le Gaulois semble un saule verdissant,  
Plus on le coupe et plus il est vivant,  
Et rejette en branches davantage,  
Prenant vigueur en son propre dommage.

Retenez donc cette parole consolante sortie des lèvres du poète au moment où la France pensait des blessures plus profondes et plus douloureuses que celles de l'heure présente.

Si vous entendez dire que nous sommes perdus, répondez que nous sommes revenus de plus loin ; et si l'on vous prêche l'indifférence, répondez que c'est la mort de l'âme, tandis que la tolérance en est la sauvegarde ; si l'on déplore devant vous les violences, les déchirements, la passion des partis, dites-vous de vivre en un temps, de vivre en un pays où l'idéal conserve une telle puissance d'émotion, où passion, violence et déchirements ne sont que sacrifices féconds sur les autels du cœur ou de la raison, de la justice ou de la patrie.

**Georges-Joseph TOUTEE**

(1855-1927)

*Officier et explorateur*

*Ancien élève de l'École Polytechnique*

*Général*